

P O S T F A C E

Appalachian Trail, Maine
le 17 août 2004

Kimberly,

Je t'écris depuis le bord d'un ruisseau tranquille et plein de charme, au sud de Monson. Je viens de finir de monter ma tente. Le ciel fourmille de belles étoiles, encore qu'avec les arbres je n'en distingue que quelques-unes. Je me sens comme au milieu d'un tableau impressionniste. C'est la paix totale.

Il m'a fallu deux heures et demie pour couvrir la distance en tout temps agréable entre Stonington et Monson. Je n'ai fait qu'un arrêt, à Orland, pour un Coca-Cola que j'ai bu en roulant. Juste avant Bangor, le spectacle d'une maison pavoisée des drapeaux américain, acadien et québécois m'a ravi. Plus au nord, à Dover-Foxcroft, celui d'un enfant bossu a bien failli me faire pleurer. Il s'en allait avec son gang, d'allègres garçons dans les quinze ans qui tous semblaient fort bons pour lui, heureusement. Ils avaient des cannes à pêche, comme dans les films de Walt Disney.

Il faisait entre chien et loup quand, au terme d'un arrêt au magasin général de Monson, je suis entré dans les bois. J'ai vite allumé ma torche électrique. On ne marche pas dans les bois la nuit sans marcher un peu vers soi-même. En passant, il est dit qu'un original a parcouru l'entière distance de cette piste la nuit. Marchait la nuit, dormait le jour! Il y a plein d'histoires loufoques sur l'Appalachian Trail. Dernièrement, un marcheur exténué et censé être devenu fou aurait érigé une barrière et exigé un droit de passage de cinq dollars à ses compagnons de piste.

C'est la première fois depuis 1978, l'année où je me suis envoyé tout le truc, que je foule la région de Monson. Autant dire que je suis en pèlerinage.

Monson n'a rien d'un village retapé pour le tourisme. On s'attend à voir surgir un original de derrière chaque maison, chaque hangar vrillé de vigne, chaque bouquet d'arbrisseaux. Et on remonte dans le temps quand au son du plancher qui craque on pénètre dans ce magasin général où les marcheurs se ravitaillent pour la première ou la dernière fois, selon qu'ils sont partis du Maine ou de la Georgie.

Cela dit, Monson vit des temps difficiles. Un mot sur Keith, pour te situer. C'est chez lui que descendent les marcheurs de passage à Monson. Ses déjeuners d'ogre et son poulet à la mode du Maine l'ont rendu célèbre d'un bout à l'autre du sentier. Un habitant de Monson voit-il un marcheur émerger du bois? Il lui indique spontanément la direction de chez Keith, dans Pleasant Street.

C'était ça, en tout cas, jusqu'à ce qu'une femme de la rue voisine appose une enseigne au-dessus de sa porte : Auberge de la dame aux Tartes. Monson est depuis un village invivable. Ses braves petites gens, qui tiennent tous à rester neutres, ne frayent plus avec les marcheurs ni ne leur adressent plus la parole. Ou ils feignent d'être sourds-muets, ou ils se disent de Portland ou de la Terre de Feu, en voyage de pêche. Ce qui n'est pas sans bouleverser les marcheurs eux-mêmes. Jusqu'à l'entrée en scène de la dame aux Tartes, ils formaient un clan d'amis chantant la gloire de ce bon Keith. Maintenant, Kimberly, c'est la controverse, et même la bagarre. Il y a les marcheurs pour Keith et les marcheurs pour la dame aux Tartes. On se croirait à la grande guerre du croquet de Pacific Grove. On se sert de son bâton de marche comme d'une matraque. J'ai compté au moins trois corps qui jonchaient l'accotement à la sortie du village. La plupart des marcheurs ne demandent qu'à quitter ce malheureux village, et à s'enfoncer de nouveau dans la brousse.

Je change de sujet, de crainte que tu ne penses que j'exagère. J'ai donc marché vers le sud, et ce, durant une couple d'heures. Jusqu'au bout d'un grand lac noir, Hebron Lake, et jusqu'à ce gentil ruisseau. L'écho était riche, par endroits. Me croirais-tu si je te disais que je connais un type qui a fait une

cure psychanalytique avec l'écho comme interlocuteur? Aujourd'hui, il a le vent en poupe. Et ça ne lui a rien coûté.

J'ai marché en pensant à toi et, comme je le faisais depuis mon départ de Stonington, en revivant notre rencontre et en hochant la tête d'incrédulité. Que mes pensées se soient portées de temps en temps sur mon papa, décédé l'été dernier à l'âge de quatre-vingt-treize ans, n'a rien d'étonnant. Dieu qu'il aurait été heureux d'apprendre que je t'ai enfin rencontrée! C'était un homme sensible et bon, qui respectait la Terre et qui chantait beaucoup. Il me manque terriblement. Il était plutôt triste à la fin de sa vie. Je crois qu'il était fatigué. Mais dans sa tombe, comme un rappel de la promesse divine, son beau visage libéré de cette tristesse et de cette lassitude avait quelque chose du ciel qui redevient bleu. Je vais t'envoyer sa photo.

J'ai téléphoné à ma mère, à Monson. Elle te transmet ses amitiés. N'hésite pas à la contacter et à lui demander des recettes de soupe. Le départ de papa, qu'elle aimait depuis l'âge de seize ans, l'a laissée seule dans sa grande maison du Bord-de-l'Eau. Je passe la voir tous les jours. Je fais l'entretien. C'est la maison de son grand-père, toute blanche, en pierre de taille, ceinte d'une galerie aux colonnes ornées de moulures, comme dans *Autant en emporte le vent*. Comme Joseph, l'époux de la Vierge Marie, je suis un bon menuisier. Je me spécialise dans la réparation des choses irréparables. Je tiens cela de mon père et de ses origines paysannes, à Saint-Tite. L'autre jour, par exemple, au lieu d'installer une nouvelle main courante à la balustrade du balcon du deuxième, j'ai gratté ce qui était pourri, et greffé un about avec de la colle et des vis. Non seulement rien n'y paraît, mais c'est bon pour un autre trente ans. Dis-le-moi, chère, en cas de problème avec ta main courante.

Es-tu familière avec ces statistiques selon lesquelles les croyants sont en meilleure santé et plus heureux que les non-croyants? Croire à l'au-delà a de quoi reconforter, bien entendu. Mais qu'est-ce qui fait que certains croient, et d'autres pas? Autrement dit, comment expliquer que certaines personnes voient l'invisible, et d'autres pas? Cette capacité de voir l'invisible ne

serait-elle pas, du moins en partie, liée à la capacité de l'enfant de voir ses parents même quand ils ne sont pas là? L'hypothèse d'un lien entre ces deux variables mérite d'être posée. Je crois par ailleurs que la vie d'ascèse qui anime de nombreux croyants augmente cette capacité d'accéder à l'invisible. Ce véritable et parfois terrifiant voyage vers l'inconnu qu'est le détachement des plaisirs du monde ne fait pas que guérir les névroses et nombre de maux physiques en favorisant l'estime de soi et l'indépendance d'esprit : il donne accès à de nouvelles fenêtres, qui elles-mêmes s'ouvrent sur des paysages jusque-là *invisibles*. Il faut que j'écrive un papier là-dessus. Il faut que je parle de l'éternité, comme saint Augustin.

Qu'est-il advenu, en passant, de tes projets d'écriture? (Ma trop courte rencontre avec toi ne m'aurait permis d'aborder que le un millionième des points à mon ordre du jour, en avoir eu un.) Dans un texte consacré aux anciennes Playmates, selon lequel tu enrichissais ta vie en participant à des ateliers d'écriture, *Playboy* n'avait fait que confirmer ce que je lisais déjà dans ton beau regard. Une chose est sûre : ton village au-dessus de la mer ne peut manquer de t'inspirer. Toi qui lis beaucoup, sais-tu que John Steinbeck s'est arrêté à Stonington à l'automne de 1960? C'est ce qu'il raconte dans *Travels with Charley*. Après avoir parlé du pont arché comme un arc-en-ciel qui surplombe le canal d'Eggemoggin, et qui nous amène sur Deer Isle, il se dit à court de mots pour décrire ton village. C'est un lieu si fragile, si magique, si peu américain, écrit-il en substance, qu'on a l'impression qu'il pourrait disparaître au moment où on le quitte.

Je crois savoir ce que tu fais dans ce patelin qui tranche sur l'horrible torpeur de la nuit américaine : tu surveilles la mer, Kimberly, comme c'est écrit sur la plaque d'immatriculation de ta voiture. Tu t'associes à la mer dans son rôle de sentinelle et de miroir de l'humanité. Comme elle, tu confonds les imposteurs et tu combats les forces du mal. Je suis prêt à parier que tu t'es fait des ennemis en choisissant d'emprunter les sentiers non battus.

Laisse-moi revenir sur la séquence des événements qui m'ont conduit à Stonington et, par une intervention céleste bienveillante, à tes côtés. Je suis parti de chez moi hier matin, après m'être rendu embrasser ma mère et lui avoir dit que je m'en allais dans le Maine pour quelques jours d'usure de semelles. Il n'était pas question que j'aille frapper chez toi, ni que je manœuvre pour t'aborder, eu égard aux lettres sans réponse que je t'avais envoyées depuis le jour où j'avais fini par savoir où tu créchais. Mon cœur ne demandait qu'à voir ce village, espérant tout au plus t'apercevoir dans le lointain, en train de soigner tes lis ou d'apprêter tes casiers à homard. Pour rien au monde je ne me serais affublé de mes haillons des bois, m'être douté que je te rencontrerais. Je porterai un complet bleu la prochaine fois, comme Bob Dylan à Rome. Et j'aurai ma guitare noire. Aujourd'hui, ma fille, l'esprit de troupeau qui prélude à la mode fait rage jusque dans les bois. Des durs comme moi, il ne s'en fait plus. Le marcheur post-moderne ne fait pas qu'être élégant et compter ses pas : il marche avec des bâtons dont les plus coûteux sont télescopiques, et boit à même un réservoir monté sur un sac à dos muni de pochettes et de fermetures à glissière, comme le blouson de Michael Jackson. Il y a quelque temps, j'ai expliqué à deux jeunes marcheurs intrigués par l'aspect démodé de mon sac à dos qu'il datait de 1966. Ils n'en revenaient pas. Ils croyaient que le monde avait commencé en 1980. Mais ces gosses étaient si sincères que je ne puis leur en vouloir.

Je ne compte plus les fois où, au fil des ans, je me suis demandé qui tu étais. « Que veut cette femme? Où va-t-elle? S'aime-t-elle? » Rares sont les gens qui s'aiment, ce qui est bon pour l'économie, certes, mais pas pour la marche de l'esprit humain. J'ai traîné ton fantôme jusqu'au fond des bois, mon âme blessée dans une vie antérieure ressentant pour toi ce que Chateaubriand, monté sur les nuages et versant des larmes cuisantes, ressent pour sa magicienne dans *Mémoires d'outre-tombe*.

J'ai lu que le décès de ton frère, dans un accident de la route, t'avait jetée par terre. J'ai lu que tu avais une voix d'ange, sans doute riche d'un reste

d'enfance, et que ton chanteur préféré était Gordon Lightfoot. Comme je te l'ai dit, je vais t'envoyer le DVD du lancement-spectacle de *Que la lumière soit, et la musique fut*. Attends de me voir en Roy Orbison!

Mes copains musiciens et moi avons beaucoup de plaisir ensemble. Nous répétons dans le garage de mon frère Jean-François, comme à l'époque de Buddy Holly. Les enfants de mon frère et ceux du voisinage assistent à nos répétitions. Notre devise est : « Vaut mieux se prendre pour Elvis que se prendre pour un autre. » Je vais bientôt m'attaquer à deux nouvelles chansons : *American Pie* de Don McLean et, riche de son entrée qui mijote comme un bouillon empoisonné, *Cryin' in the Rain* des Everly Brothers. J'imagine que tu sais que Don McLean vit près de Bangor, tout comme Stephen King.

Je t'ai vue dans ce film sur Elvis Presley où tu joues l'épouse de Joe Esposito. Tes commerciaux télévisés pour Kleenex, Merrill Lynch et AT&T m'ont échappé, mais pas *Slumber Party Massacre II* de Jean-Luc Godard. (Toi-même, t'as fait des blagues avec ce film!) J'ai lu que tu avais obtenu le premier rôle féminin dans la série télévisée *Santa Barbara*, et surtout ri en apprenant qu'après trois mois, morte d'ennui, t'avais tout plaqué. À quoi penses-tu, comme ça, dans ce village de pêcheurs adossé aux rochers? Cherches-tu Dieu? Je reviens à la mer. Chez Rousseau, elle fait naître une idée de force rédemptrice et une exaltation proche de l'extase mystique. Chez Chateaubriand, son immensité induit à un vague désir de quitter la vie.

C'est après t'avoir cherchée à travers l'Amérique que j'ai appris, il y a quatre ans, que t'avais laissé la Californie, où tu vivais depuis ton départ de Fort Worth, pour te planquer à Stonington. La Californie, j'y suis allé pour la première fois en 1963, sur le pouce. J'avais vingt-deux ans, et l'idée que la vie rimait avec insouciance à la fin des années cinquante et au début des années soixante relève du conte. C'était une époque aussi trouble que les autres. Aussi prétentieuse et aussi peu poétique. Les chefs d'État fricotaient une omelette aux champignons atomiques. Époque franchement bizarre quand on pense que chaque collègue de gauche était aussi une pépinière de visages-pâles et

d'arrivistes. Je passais mon temps à pleurer, tant j'étais en colère. Et je souffrais d'une timidité qui me rendait incapable de dire deux mots en public et qui, pour finir, m'avait fait lâcher mes cours. Mes idées différaient des idées à la mode. Moi qui voyais Dieu dans la nature ne comprenais strictement rien à la montée de l'athéisme et à l'engouement matérialiste, sinon qu'ils vont très bien ensemble. J'ai traversé le Texas deux mois avant l'assassinat de Kennedy et, coïncidence troublante, le jour même où, à Fort Worth, venait au monde nulle autre que toi. Va falloir qu'on reparle de ça.

Pour revenir à ce que je te disais plus haut, je suis parti du Bord-de-l'Eau hier matin. J'ai roulé sous la pluie jusqu'à la frontière du Maine, puis, sous un ciel qui m'envoyait la main, jusqu'à Pittsfield, sur l'Interstate 95. C'est là que j'ai passé la nuit, à Pittsfield.

Ce fut un moment à la fois magique et incertain que celui où, peu après midi, j'ai touché Stonington. La difficulté de stationner mon encombrante vieille Oldsmobile dans l'étroite Main Street m'a fait rebrousser chemin jusqu'au haut de la côte, à l'entrée du village, près de l'église catholique en planches blanches, la St. Mary Star of the Sea. La Vierge Marie en est une autre qui surveille les propriétés de Dieu.

Il n'était pas question, même en taisant sévèrement ton nom, que je m'enquière à qui que ce soit de l'emplacement de ta rue. Je l'aurais fait en supposant que j'eusse été avec une femme ou, qui mieux est, avec un même. « Deux hommes qui jasant sont moins suspects qu'un seul qui se promène », écrit Beaumarchais. À plus forte raison aux États-Unis, le pays du cheval-vapeur. Les visages amicaux des petites gens de Stonington ne changeaient rien au fait que j'étais sur des charbons ardents. Comment, sans passer pour un cerveau brouillé, expliquer à ses semblables, et ultimement aux policiers, qu'on est à la recherche de la plus belle femme de la Voie lactée? Cela dit, ma brave amie, j'ai prestement trouvé ta rue. C'était si extraordinaire que je ne savais pas si je rêvais ou non. Le fait qu'elle abritait seulement trois maisons atténuait le problème de l'absence de numéros civiques à Stonington.

Les heures qui ont suivi m'ont vu, tel un schizophrène, monter et remonter plusieurs fois ta rue, aussi déserte et silencieuse d'une fois à l'autre. De temps en temps, histoire de ne pas éveiller les soupçons, je m'arrêtais innocemment pour regarder dans le lointain, vers l'océan et Isle au Haut, ma main en visière à la manière des Amérindiens. Le reste du temps, quand je n'arpentais pas Main Street, j'étais soit au comptoir de crème glacée, comme quand j'avais seize ans, soit assis devant le bureau de poste. Stonington était mon rêve.

Ce n'est pas sans tristesse qu'après quatre heures de douce errance j'ai rebroussé chemin vers ma voiture. Mais j'avais vu ta mer toute bleue, ton patelin et ta maison, et c'était ça d'acquis. Je finirais bien, fût-ce dans une vie à venir, par te serrer dans mes bras. J'ai voulu entrer dans l'église, pour un mot à l'oreille de la Vierge Marie, mais c'était fermé. Je suis remonté dans ma voiture, j'ai actionné le démarreur et, plutôt que de coller à droite, j'ai eu le réflexe d'aller à gauche, pour une ultime reconnaissance.

Comment cela s'est-il passé? Comment s'est faite l'apparition? Comme je te l'ai dit de vive voix, chère, nos voitures se sont croisées à l'instant même ou tu lâchais Main Street pour tourner à droite. Je t'ai vue de côté, comme un profil de Raphaël. Il m'a fallu une seconde pour réaliser que ça pouvait être toi, et une autre pour braquer à gauche et m'engager à ta suite. Oh! là là!

C'est quand tu es sortie du service-à-l'auto de la banque, devant laquelle je m'étais sagement stationné, que les choses ont pris une tournure digne des grands romans. Tu m'as souri, Kimberly. Souris-tu à tout le monde, comme ça? J'ai pensé que ça pouvait être à cause des chromes de ma Oldsmobile. Quoi qu'il en fût, tout me disait que c'était toi. Tu as simplifié les choses non seulement en me souriant, mais en barrant vers le port plutôt que vers Main Street, et en t'arrêtant soixante mètres plus loin.

J'avais beau me dire que je n'avais rien à craindre, un coup de bouée de cage à homard sur le crâne dans le pire des cas, mon cœur battait comme un tambour quand, après que j'eus marché jusqu'au hangar à la porte ouverte au fond duquel tu t'affairais, je t'ai dit allô. De t'entendre me répondre d'une

voix amicale m'a calmé. Pas moins que de voir que les lieux abritaient cette Ford 1947 et ce Chevrolet pick-up 1953 : quel formidable sujet de conversation! Nous avons donc causé voitures, McArthur. À la fin des années soixante, une thèse à la mode soutenait l'idée que les quatre premières minutes de conversation qu'ont deux personnes qui se rencontrent pour la première fois sont déterminantes. Ta connaissance de la mécanique ne m'a pas moins impressionné que ta diction irréprochable et ton sourire sans retenue. Je n'en revenais pas de te voir devant moi, cheveux blonds vénitiens, yeux brillant de curiosité, dents blanches éclatantes et, ma foi, silhouette aussi gracieuse qu'à l'époque de la page centrale. Je vais toujours me rappeler que tu es même allée jusqu'à soulever le capot de la Ford pour me faire plaisir.

Je nous revois l'un devant l'autre, comme deux jaseurs des cèdres : c'est après t'avoir dit que la camionnette Chevrolet me rappelait un vieil amour à moi, une Pontiac Chieftain 1954 que j'avais conduite pendant vingt ans, que d'une voix de petite curieuse tu as soulevé l'hypothèse que je n'étais pas de la région. À quoi j'ai répondu que j'étais du Québec, ce qui a provoqué chez toi, chose normale dans les circonstances, un double « hum! » de réflexion. Les phrases qui ont suivi, enchaînées comme des répliques du théâtre de Molière, résonneront à mes oreilles jusqu'à la fin des millénaires : « *Are you Kimberly?* » « *Yes!* » « *Please don't be angry with me. Guess who I am.* » « *You're André.* »

Presser sur mon cœur ma sœur docte et ma muse, mon étoile et ma prophète : une des expériences les plus stupéfiantes de ma vie! Que je l'aie fait spontanément, et que t'aies réagi en riant joyeusement, aura ajouté à cette scène historique.

Ce fantasme étrange que je nourris à ton égard depuis deux décennies m'aurait plongé dans les ténèbres, et ultimement détruit, si je ne l'avais pas transposé sur un plan supérieur. Au début, j'ai projeté de t'écrire une espèce d'élégie, comme au temps de Ronsard. L'idée d'un roman dont le héros eût été un moine fou m'est ensuite venue. On l'aurait vu avec un bréviaire renfermant

les images des deux plus belles femmes de la création, la Sainte Vierge et toi. Un roman à connotation psychanalytique, rangeant côte à côte les dimensions physique, affective et spirituelle de la sexualité. Combats furieux et pans de ciel qui cèdent. L'écrivain André Maurois dit du saint et de l'artiste qu'ils sont amenés, l'un comme l'autre, après des luttes et des tentations, à une spiritualité élevée. Jack Kerouac, dans *Desolation Angels*, dit la même chose en d'autres mots.

Notre culture est immensément visuelle, et immensément pornographique. Elle n'invite guère à la vision intérieure, à la quête mystique. Aucune civilisation n'a autant recherché les plaisirs visuels que la nôtre. Le seul spectacle de la nature ennuie l'homme d'aujourd'hui. La condamnation de la pornographie n'est pas que l'affaire des Églises et de nos grand-mères. Les Anciens faisaient de l'œil un organe suspect, qui distrait l'homme.

Il n'y a rien que nous ne faisons pas pour banaliser la sexualité, pour la désacraliser, pour l'amputer de ses dimensions autres que physiques. Nous crânon à son sujet. Nous en parlons comme d'un fait divers un soir de fête foraine. Nous la définissons à partir du témoignage du premier venu. Les hédonistes ont la cote. On les voit à la télé, débitant sans sourciller leurs histoires inécoutables. Nous savons tout de ces faux rebelles, tout de ces gens qui s'ennuient à mourir, mais rien des peaux-rouges, Kimberly. Ce n'est pas le refoulement sexuel qui est à l'origine des névroses, mais le refoulement du besoin de dépassement de soi-même.

J'aurais aimé parler de ces choses avec Sigmund Freud, qui discrédite totalement l'intuition spirituelle. Ou avec le roi de la pensée courte, Hugh Hefner, ton ancien patron, lorsque je fus présenté à lui, dans un hôtel de Los Angeles, en 2001. Mais il était avec sa cour, et ce n'était pas le temps. C'est en lui mentionnant ton nom, et en lui disant qu'il s'agissait du premier roman jamais publié avec la Playmate de Playboy en toile de fond, que je lui ai remis une copie autographiée de *Kimberly* en anglais. Pour un type revenu de tout, il

a eu l'air étonné. Sa façon de tenir le livre et de le regarder l'apparentait à un campagnard examinant un échantillon du sol martien.

Il vieillit mal, votre Hefner national. D'après moi, il n'a jamais eu la forme d'intelligence ni l'estime de soi nécessaire pour comprendre le mythe qu'il avait lui-même créé. Si bien que le mythe s'est retourné contre lui. Chose certaine, cet homme n'est pas étranger au fait que la Playmate ressemble de moins en moins à Marilyn Monroe et de plus en plus à la star porno. Quelques-unes des Playmates que cette aventure m'a fait rencontrer m'ont paru très malheureuses, soit doit en passant.

Comme Hefner avec *Playboy*, je me suis fait avec mon roman des ennemis dans les deux camps : la droite religieuse et, toujours mal à l'aise avec le thème de la mère, la gauche intellectuelle. La maison d'édition qui détenait la priorité d'examen du manuscrit de *Kimberly, Mère de Dieu* refusa de le publier, bafouillant des arguments visiblement inspirés de la rectitude politique. Le directeur d'une autre maison accepta le manuscrit. Mais la féministe à la bouteille d'eau qui le remplaça deux mois plus tard non seulement refusa d'honorer le contrat, mais me demanda cinq dollars pour le rapatriement de mon manuscrit! Le tribunal, qui voyait les choses d'un autre œil, la condamna à me dédommager de plusieurs milliers de dollars, un bien mauvais début de carrière pour la p'tite madame. Quel beau monde que celui des lettres québécoises!

Toujours à propos du fameux livre, je suis allé à Los Angeles deux fois en l'espace de quelques semaines. Dianne Chandler, une Playmate des années soixante que j'avais connue à Atlanta dans mes démarches pour approcher *Playboy*, m'avait ouvert une couple de portes. Victoria Valentino, qui est née à Hollywood, a pris le relais. La naïveté et la certitude que *Kimberly* était un truc intéressant se côtoyaient en moi. Tu dois savoir qu'on ne se pointe pas à Los Angeles sans au moins croire que les étoiles dans le ciel sont décrochables avec la main.

John Irving a lu le livre. Il l'a envoyé à Mark Steven Johnson, de Horseshoe Bay Productions. C'est à Burbank. C'est une filiale de Walt Disney. En 1998, Johnson a écrit et réalisé *Simon Birch* à partir de *A Prayer for Owen Meany* d'Irving. Rien à ce jour n'a toutefois débloqué.

Pour revenir à Victoria, as-tu entendu parler de sa série télévisée d'interviews de femmes, à Van Nuys, en Californie? Un soir, j'ai pu assister à l'enregistrement de l'interview avec Dolores Del Monte, la troisième Playmate après Marilyn Monroe. Dolores a raconté que c'est en parcourant le numéro du vingt-cinquième anniversaire de *Playboy*, avec son joyeux clan de copains universitaires, que son fils cadet a appris qu'elle avait été Playmate. C'est une femme douce et discrète, qui parle en bien de ses semblables. Il y a deux ans, l'astronaute Rick Linnehan a emporté à bord de la navette spatiale Columbia une reproduction de petit format de la photo en Playmate du mois de sa vieille amie Dolores.

Victoria est issue d'une famille d'artistes extrêmement talentueux. Elle a tâté de la chanson folk après avoir été Playmate. Sa sœur a été bassiste de tournée pour Lindsey Buckingham, après que ce dernier eut quitté Fleetwood Mac. Bref, c'est un peu sur cette base qu'elle s'est pointée de Los Angeles pour chanter à nos côtés, au Club Soda. Elle n'avait jamais répété avec nous, sauf au téléphone! Et, à peine descendue d'avion, elle apprenait que sa mère venait d'être transportée aux soins intensifs, là-bas. On aurait dit que tout arrivait en même temps, comme au Bord-de-l'Eau. L'état de sa mère s'est stabilisé, heureusement. Nous étions tous à moitié morts quand nous sommes arrivés au Soda. Dans un incident comparable à celui qui vit Fats Domino passer à travers le plancher de la scène, il y a plusieurs années, notre bassiste a fait une chute juste avant que ne débute le concert, et il a dû jouer assis, le pied dans un sac de glace. On en rit encore.

Victoria est à la fois très drôle et très aristocrate anglaise. Elle adore les livres et les thèmes historiques. Elle dit que son statut de Playmate a contrecarré son plan de carrière de devenir la première femme à accéder à la

présidence des États-Unis. Au Club Soda, elle a enchaîné *Killing Me Softly with His Song* de Roberta Flack et *City of New Orleans* d'Arlo Guthrie. Sa voix caverneuse rappelle celle de Marianne Faithfull sur *Broken English*. Sa mise en scène est hollywoodienne. Le bras balance et la main tremble. On croirait voir un prédicateur de la Caroline du Nord ou de l'Alabama.

Victoria ne te connaît pas. Ni Dianne Chandler. Mais Debi Nicolle Johnson, que j'ai rencontrée elle aussi à Los Angeles, et qui a été Playmate en 1984, s'émerveille en parlant de toi. À un moment donné, quelques-unes de tes sœurs Playmates et moi avons formulé l'idée de créer un *Playmate Forum* en réaction contre le *Playboy Forum* du magazine. Car le diable rôde dans la plaine, Kimberly. L'incroyable régression qui accompagne le matérialisme et la recherche pathologique du plaisir physique ne fait pas que priver nos cœurs de toute impression de sécurité profonde, ne fait pas que laisser nos enfants songeurs : elle menace notre Terre.

J'ai hâte de dire à Susie Scott Krabacher que j'ai fait ta connaissance. Je suis certain qu'elle va vouloir t'appeler et relancer l'amitié qu'elle avait pour toi, à l'époque. Elle bosse à Haïti depuis maintenant une décennie. Sa fondation, qui donne du boulot à cent quarante Haïtiens, offre un repas par jour et de l'eau potable à plus de deux mille enfants. Elle héberge, nourrit et soigne cent soixante nouveau-nés, orphelins ou enfants handicapés physiquement ou mentalement. Elle approvisionne en manuels scolaires et en livres de bibliothèque huit écoles élémentaires. Cette Susie ne manque pas de courage : à quelques reprises, ces derniers temps, les balles des Chimères ont sifflé à ses oreilles.

J'essaie d'aider son œuvre, tout comme celle de mon frère Alain, vouée aux enfants des bidonvilles de Manille, aux Philippines. Une de mes amies, une des rares personnes que je connaisse que l'idée de la mort laisse sereine, tant elle est croyante, m'a déjà dit : « Quand ça ne va pas, mon vieux, sors faire une marche ou un tour de bicyclette, et donne aux œuvres de charité. »

Je tombe de sommeil, Kimberly. Le murmure du ruisseau m'endort comme une berceuse. Mon feu s'en va. Quelle journée, Seigneur Jésus!

Je reviens à John Steinbeck. Il y a dans *Sweet Thursday* un passage qui n'est pas sans rappeler les propos qu'au fil des ans j'ai échangé avec des amis psychiatres ou sexoanalystes qui s'interrogeaient sur les raisons profondes de mon attachement à toi. La scène se passe au bord de la mer, en cette Californie chère à Steinbeck. Doc, le héros du roman, échange avec un personnage au « regard vif et innocent d'un bébé en bonne santé », à la salopette en haillons et au chapeau de paille orné de deux trous, « ce qui prouvait que le chapeau avait été la propriété d'un cheval avant d'être la sienne ».

C'est un prophète, écrit Steinbeck, et le prophète dit d'une voix douce :

« J'ai vu une sirène la nuit dernière. Rappelez-vous, un léger brouillard courait sur la terre. C'était une nuit colorée, différente des nuits habituelles, grises et noires. Comme la marée était basse, un rocher couvert de varech émergeait de l'eau. La sirène a nagé jusque-là, puis, d'un coup de queue, comme les saumons qui remontent un rapide, elle a sauté sur le rocher. Elle s'est installée sur le lit de varech, et elle a fait comme des mouvements de danse avec ses mains et ses bras blancs. Elle n'est partie que lorsque la marée montante a recouvert le rocher.

– Était-ce un rêve? demande Doc. L'avez-vous imaginée?

– Je ne sais pas. Mais, si c'est le cas, je suis fier d'avoir pu imaginer quelque chose d'aussi beau. »

Bonne nuit, Kimberly.

André